

Isabelle Sancy

Philippe Agostini

À rompre la nuit



Isabelle Sancy

À rompre la nuit

Monotypes de Philippe Agostini

Postface Chloé Charpentier

Collection ***<Le trombone>***



Bruno Guattari Éditeur



À marée basse des chants d'herbe souple
À marée haute des torrents de lave suave
à dissoudre les plus hauts phares.
À rompre la nuit

Ronde d'éclats

Nuance — un trait noir
à des yeux de jeune-fille.
Elle m'habite encore.

Raisonnons un peu —
À l'ordonnée du grand Tout,
où suis-je si belle ?

Dans un long cache-cache
de particules fines — ondes
douces aimantées.

L'âge taille dans les enfantillages
mais elle avait obtenu cicatrices dans leurs paumes,
le serment enseigné comme une grâce.

Répondre en fibres denses de forêt,
écouter le silence,
taire le léger balancement du pied,
sourire aux yeux.

Des courbures de la voix
en horizon sanguine à l'alcool,
je me serais entendue dire oui.

Étreintes des corps en arcatures
font cathédrale de chair,
où le cœur est partout.

Nuit noire, chut...
un frisson de crainte,
réfugiée en pulpe sous ses doigts.

Tourmaline au sein
ou dans la mousse dorée.
Ta langue cherche, trouve.

La pulsation des doigts
du sang court
sur la route de la soie —

Pluie intime, vin de mer,
framboises au sel...
font langue gourmande.

Papier bulle

Ton altérité comme un papier de verre
parfois m'écorce, me blesse ou me malmène,
alors de la voix – plutôt papier chiffon,
tu essuies mes larmes.
Des heures de qualité (papier de soie)
à ton exquise prévenance,
en plaisir fou d'aimer certaines mêmes choses,
joue contre joue (poudre et papier de riz)
comme lorsqu'en visite au musée Guimet (papier chinois).
Je lis beaucoup sur papier vergé, j'écris un peu ici
(tu sais comme je raye, papier mâché ou brûlé)
et là cet écran ressemble plutôt à du papier bristol.
Je crois que tu m'aimes peut-être un peu trop (papier à en-tête)
mais tu sais me donner chaque nuit (papier cristal)
une jolie petite nuit (archives privées)
et au matin, rosée soyeuse,
le visage serein comme papier vélin.



Par quatre chagrins

L'enfance, ces bordées d'anges aux petits pieds qui vont se blesser sans un mot, parce que rire ou saigner dans la forêt, parfois cela doit être pareil, on sème un peu de son sang, la mémoire mise en lambeaux de drapeau blanc dont on croit perdre les traces quand elles seront toujours là obstinément dissimulées, des traces comme des clous plantés au revers de l'esprit. Des goûts qui sont des contournements d'autre chose. Des convictions pour calmer l'effroi. Parler pour ne rien dire.

Presque rien (un orgueil)
l'impression de revoir un mirage
dans un clignement des yeux
(une joie folle)
ou d'avoir brièvement goûté à l'ozone
après la foudre (un diamant au front).

Vous êtes parti. Je pensais tout à l'heure à mon agacement à vous voir ne jamais vous découvrir de trop, un agacement qui est peut-être un désarroi, l'impression de ne pas savoir y faire, comme si vous parliez en une langue qui m'est vaguement familière mais pourtant pas du tout. Puis le temps passant — était-ce justement d'avoir le temps de penser à vous, touchant enfin à une image ramassée de vous, parcellaire mais apaisée, je me disais que c'était pourtant bien agréable d'être ainsi perdue en terre étrangère, familière, étrangère. Ce doux effroi oublié.

Il y a tant de puissance contenue dans savoir être aimé
mais que fracasse presque aussitôt,
en y ayant à peine goûté
la rage à voir toujours tout s'écouler.
Qu'est-ce que l'humilité ?



Le signe des temps

À la petite école les grandes rondes, immenses cercles qui réunissaient tous les enfants le vendredi après-midi. Le désir au milieu du nombre était aigu au point de pouvoir sentir le souffle du mouchoir se poser dans le dos. Les rondes ne sont plus celles d'antan, on se sent parfois le souffle d'un taureau furieux. Ou celui d'une déesse.

Tourner en rond, mais à la façon des rondes d'enfant, quand la ronde n'existait plus vraiment qu'en tant que forme autour de laquelle on suivait une autre forme : une silhouette qui nous devançait, nous échappait ; elle était à égale distance ou elle nous rattrapait. Je me souviens du goût de cette joie où les germes du désir et du plaisir n'avaient aucun nom mais avaient la pureté de toute matière extraite des carrières de l'Éden. Jusqu'à aujourd'hui dans l'âme un palais, et dedans et autour.

Je parcours les visages du grand cercle, comme au temps des rondes que nous faisons enfant, et comme au temps des rondes je ne sais pas bien parler, ni trouver les mots. Je ne parle que cette langue et chaque fois je m'aperçois que cela ne suffit pas, ni à comprendre ni à être comprise. On ne dit pas non plus je t'aime (les mains ouvertes pourtant), on garde les grands mots pour les bonnes occasions, et aux grandes occasions les mots usés sont les seuls autorisés. Chers visages, je vous donne de moi et la plupart n'en voulez pas mais j'ai depuis longtemps tant appris le peu, l'infime possibilité contre l'intérêt majoritaire, le désir primitif, tant que je semble rester à ma place dans la ronde, ni élue, ni graciée, de passage seulement, ne vous donnez pas cette peine. Mon tour viendra, mon tour est venu.

Non pas du bout des lèvres

L'étoffe que l'on peut toucher sur ses bras,
les ailes caressantes, le geste nonchalant et précis
— mais où est la pointe de la flèche ?
Le regard indéfinissable qui attend.

Amoureuse née
À l'arc de Cupidon me sied
Le rose ou le vermillon.

Toucher et atteindre à l'esprit par le corps,
le bonheur de dévorer la chair de baisers,
de bouche, de salive,
d'un peu de sang.
Pour quelques secondes avoir bu à l'âme de l'autre.

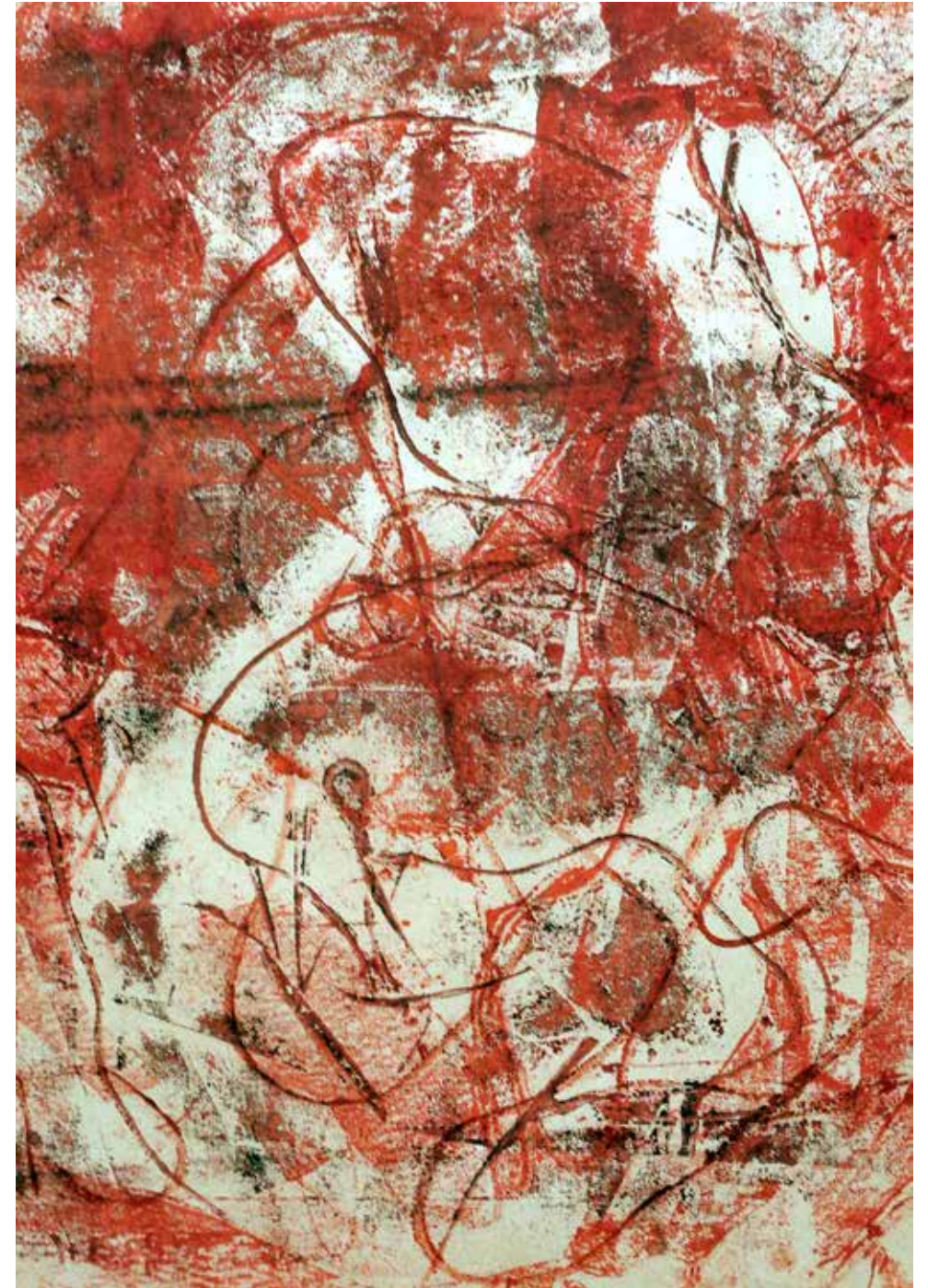




Or rose, déclarations, emblèmes, tableaux perdus, exposition

Or rose

Je choisis une nuit, pourquoi cette nuit ?
Il m'écouta, sourit,
et tout en fouillant doucement du doigt
le creux humide de mon intimité,
il se pencha pour m'embrasser,
glissant entre ces autres de mes lèvres
une belle perle que je découvris rose,
dans un éclat de rire.



Exposition de nuit

Je marche encore dans la nuit noire, j'aime à chaque pas la lenteur hésitante qui est nécessaire pour ne pas tomber, cette encore rare et possible démarche solitaire, simple, inutile et sans conséquence, éprouver la désorientation puis mon corps qui s'affole pour retrouver la paix. Marcher dans la nuit noire c'est d'abord s'arrêter, pétrifié par la perte de l'évidence. Je te connais chemin pourtant, le jour je te connais, la nuit tu n'es pas différent, c'est moi seule qui suis aveugle, rendue à moi-même. Mes vêtements et même mes cheveux me gênent qui me soustraient la nature de ce que je dois sonder ; il faudrait aller nu. Je ne vois rien, je fais un pas, je pose le pied et je ne sais pas où je pose le pied. Que faire ? Avancer. De toutes mes oreilles j'écoute derrière moi cette nuit qui me suit dans un silence imparfait ; l'attention échouée d'avance, je n'arriverai pas à tout embrasser. Un pas, un autre, j'ai courbé le dos, arqué la tête vers le ciel, le nez en avant. Mes mains se tendent d'instinct car elles sont des extrémités primordiales qui me pareront de tout mieux que mes yeux. Les sens doucement s'ajoutent, c'est comme une danse très lente. Le corps dilaté, j'avance, je me glisse. Là, en même temps que l'intensité du bonheur d'exister survient parfois la peur.

Il y a un tout petit peu de lumière, il y a toujours un petit peu de lumière, depuis le temps que je marche je la perçois enfin, comme une récompense à tous les autres efforts et la lenteur. L'aube rose, puis le soleil perle rouge d'une fable fabuleuse, la nôtre. Long-temps après, tant de lumière même.

Tableau passé

Paroles brillantes comme des perles dans la nuit
puis je serai promenée en silence, guettée,
ramenée à la rive pour d'obscuras raisons.
L'imaginer au réveil, drapé de silence – c'est très facile,
il suffit de ne rien dire pour ne pas se trouver.
Nous ne serons jamais vraiment nus,
qu'une simple conjonction complexe
incluse dans la vie de l'autre,
une équation en cours sur le tableau de nos pensées,
un jour météore, le suivant queue de comète,
de temps en temps par hasard – comment disait-il ?
un paraboloïde.
Du silence ou des raisonnements à rendre fou,
clown s'il le faut,
les faiblesses érigées en énigmes, pour toute vie
un caillou près d'un buisson têtue sur une terre calcinée.
Rien d'autre.



Déclaration

Rien que quelques nuages hauts dans le ciel à minuit sous la lune d'été. Entre les nuages, de si faibles étoiles m'apparaissent, l'inquiétude est alors bien réelle de penser que notre galaxie pourrait s'être éparpillée dans le néant comme de l'eau dans le sable. Encore. Je ne veux plus voir que la lune, oublier tous les jeux que j'en connais, en perle, en point, en bille, en agate, en or et en argent, en *faible flamme dans du verre*¹, oublier un temps tous ses rayons mythiques venus jusques à moi, de nos lointains ancêtres si aimants du monde, ne plus voir que l'étrange dans la lune. Encore. Je ne sais plus dire, mon esprit s'effiloche avec le temps, s'égare et devient sauvage, j'en ai oublié la fin de la légende du bouvier, les raisons des dieux, la liste des mystères de l'univers. Et si je plante là dans ton cou deux canines insistantes et que volette devant tes yeux une maligne chauve-souris ? Ridicule, c'est me chercher des émotions de jeune-fille quand l'acide du doute qui ronge ma tête ne connaît pas de douleur plus forte pour la remplacer que le poids de l'indifférence dans les pensées. (L'imbécile mordit à vif tout de même). Encore dis-je. Mais je ne sais pas ! Je préférerais la lune tout à l'heure, quand elle avait l'odeur quiète du foin, pour le blond et le miel, sa longue écharpe de soie beige qui caressait le ciel et toute la tendre attention qu'il y avait à marcher ensemble en se tenant la main pour vivre un peu aussi la nuit. Je vois que Madame panse toujours les plaies romantiques de la jeune-fille qui n'est plus. (Coup de pied au vide, manqué). Encore. Tu es dans mon ciel depuis si longtemps, je me fie à toi en sachant l'existence de ta face cachée dont je fais folie, la changeante cartographie pour trouver les failles, les grands effondrements et savoir où me poser en toi. Encore. Le sommeil d'un monde léger pourrait être à l'image de ces lavis gigantesques qui traversent le ciel en montrant génialement

pour l'esprit le plus fameux camaïeu possible de bleu paon, bleu Turquin, bleu cobalt, bleu de Prusse, bleu Klein et bleu minuit, qui n'ont d'existence idéale que projetée dans le vide et dans le noir et soulignée de ce bouillonnement éclatant de lune dans les nuages. Encore. Non, sûrement pas. Oh si... (Pensée aux dix mille piquants pointus de l'herbe sèche à l'instant même sur sa peau nue). Ciel de nuit et sa resplendissante pleine lune entre des nuages d'altitude, tandis que l'horizon semble bâti de longues falaises crayeuses, irrégulières et presque tourmentées. Cet amas de roches blanches dans le ciel vide et ses espaces infinis, ce décor galactique grandiose, c'est un substrat énorme de nuages sous la lumière divine de la lune. Chut maintenant, tu n'oublieras pas cette nuit non plus.

1- Philippe Jaccottet, *Lune à l'aube d'été*



Emblème

En matière de perles tu vois,
toutes sortes de mots cascudent sur la langue
qu'il faut savoir embrasser.

Peindre les mots, écrire au pinceau.

Philippe Agostini est habité par des motifs. Le corps, en fragments ou entier, assis ou debout, essentiellement, et par la nature qui l'entoure. Nous parlons longtemps lui et moi, il m'explique les techniques qu'il utilise, le monotype, sur des supports variés, qu'il grave, sur lesquels il encolle des matériaux divers et variés, un bout de ficelle qui traîne dans l'atelier. Avec des peintures différentes, et moi qui peinturlure j'ai l'impression de n'y rien connaître. Un puits de science s'ouvre à moi. Le professeur ? Non, l'artiste dans son atelier, dont la source d'expression est autour de lui, à portée de main. Il me garde au bout du fil. Il m'emmène avec lui dans le jardin, et il m'offre un instant ses yeux qui traversent le grand tilleul à l'ombre duquel il déjeune en été. Il ne décrit pas, il voit : les ombres qui traversent les feuillages, l'abstraction dans les bruissements de feuilles en nervures vert pomme et noir. Enfin c'est ainsi que j' imagine la dissection, le réassemblage du vivant, comme il fait, en fait, de tout ce qu'il expérimente chez lui, qu'il accumule, qu'il enduit, qu'il découpe, qu'il recompose, parfois des années après. La vie semble un grand puzzle de matière auquel il cherche à donner non du sens, mais cet équilibre instable et hasardeux qu'il recherche et qu'il n'est jamais sûr de trouver.

Comment faire entrer en résonance ses peintures avec de la poésie ? Lui que les mots quittent absolument le temps du « processus » ? Lui qui cesse complètement de penser pendant qu'il fait ? « Il n'y a aucun mot, aucune idée, aucune volonté de maîtriser quoi que ce soit quand je peins », me dit-il. Le silence n'est pourtant pas sa demeure, il entend avec ses yeux, il voit avec ses mains, il

parle avec des couleurs et des formes. Des habits de peintre qui ne peignent que pour lui, au chaud de son intimité, de tout ce qui lui est familier, corps, végétaux. Un jardin sous ses fenêtres et la silhouette d'Adèle Nègre ? Comment la poésie d'Isabelle Sancy, qu'il connaît aussi intimement que possible, et qu'il reconnaîtrait parmi cent textes, tant elle lui est familière, communique-t-elle donc avec ses œuvres ? Je le lui demande. Réponse : quelques mots glanés dans ses poèmes, une suite comme une aria qui lui murmure plus qu'une autre, une prose qui s'épanouit comme une fleur qu'on pourrait suivre de l'éclosion à la maturité.

Et ce souci de l'équilibre, à nouveau. Ce souci, de celui qui se dit « insouciant » de l'ordre du monde, puisqu'il recrée le sien, le décompose et le recompose à l'envi. Le rend habitable. Ce souci qui ressurgit dans le façonnage de l'objet livre. Livre-demeure où tout se tient en harmonie, le poème résonne, avec sa voix propre, mais aussi comme objet graphique, comme espace sur la page, comme une composition plastique à lui tout seul. Voilà ici les soucis de l'insouciant.

Isabelle Sancy est une poétesse et romancière minutieuse, pointilleuse, dont les mots ne sont jamais des ornements mais des moyens d'expression qui vont au plus près de sa pensée vive et curieuse. Et cette curiosité, c'est le caractère fondamental de ce qui en fait une voix singulière de la poésie contemporaine. Comme Philippe Agostini fait des « variations » autour de sujets qui lui tiennent à cœur, le monotype en étant le moyen le plus radical, Isabelle fait varier sa poésie autour de sa subjectivité, de son intimité, pour s'étendre au large des constellations qui l'intriguent et qu'elle cherche à comprendre, à comprendre, à prendre avec elle, à ramener à elle. Le matériau culturel, sa curiosité intellectuelle,

se pique dans son corps et côtoie des pensées personnelles. Tout communique au prisme du sujet poétique. Non seulement elle se fait le réceptacle de ce qui la touche, mais elle nous guide dans les sensations mêmes de son corps en prise avec le réel comme avec la pensée, à découvrir sous ses doigts les grains de papier qu'elle goûte selon ce qu'elle va y lire ou écrire, avec intime et sensuel ou souvenir lointain ou proche. Cette distorsion du temps et de l'espace ramenée sous la plume, « familière, étrangère ».

Comment Isabelle Sancy pourrait-elle dialoguer avec le peintre Philippe Agostini ? C'est la question qui m'a de prime abord animée, eux qui n'ont pas travaillé de concert à l'élaboration de ce livre. Mais je vois rapidement leur proximité et les liens tissés à travers leur humaine amitié, la compréhension intime de ce que l'un et l'autre fait, sans qu'il soit besoin de se dire de concert ce que l'on fait, mais que l'on comprend du premier regard, par l'effet d'une connivence que les années, les bourlingues dans le monde de l'art, les longues conversations, le rapprochement que seule l'affection fait naître, a réalisé. Comme lui, elle se tient dans le poste de son corps, à regarder alentour dans un mouvement qui voudrait tout embrasser, et dont elle sait la quête impossible. Elle rassemble alors son regard sur une prise à taille humaine, peut-être ce qu'il y a de plus beau, elle dresse des tableaux dont elle cueille à souhait les couleurs, en peintre des mots. Ses paroles deviennent « brillantes comme des perles dans la nuit ». Le tâtonnement d'Isabelle, c'est avant tout trouver la nudité du corps, beauté minuscule, qui dialogue avec une immensité insondable. Et ce n'est pas une vue de l'esprit, c'est une prise de conscience qui éclaire toute sa démarche, une humilité sincère qui fait grandir. Un jour, Isabelle me demanda : « Que peuvent nos petits talents ? » Je crois, à force d'avoir parlé avec

elle, qu'ils expriment nos tentatives incessantes de ramener notre monde à sa plus pure essence, la conscience que si nous ne pouvons pas sauver « le » monde, nous pouvons construire le nôtre, parfois de bric et de broc, de notre mieux, comme Isabelle qui ne cesse de lever des ponts entre ici et ailleurs, un toujours-maintenant, un éternel éphémère ou une éphémère éternité, une « bulle où respirer » me répondit Philippe. Une tentative de percer un peu le mystère qui plonge en travers de notre humanité.

Sa façon d'aborder les thèmes qui lui sont chers, aussi poétiques soient-ils (remarque inutile car la poésie fait feu de tout bois), élaborent ainsi et avant tout des paysages et des portraits, tracés picturaux sur la page, au travers d'une palette chromatique. Ainsi retrouve-t-on dès le premier texte d'*À rompre la nuit*, « un trait noir / à des yeux de fille », dont nous serions tenté de lire « a des yeux de fille ». Plus tard, la cour de l'école ravive « les grandes rondes » du passé qui deviendront « paraboloïdes » ou « perles ». Traits mouvants de ces visions nées d'« un sommeil d'un monde léger [qui] pourrait être à l'image de ces lavis gigantesques qui traversent le ciel en montrant génialement pour l'esprit le plus fameux camaïeu possible. »

Ici, impossible de ne pas voir les traits des monotypes de Philippe Agostini qui s'animent également, calligrammes dont les formes épousent bientôt un corps de femme qui se déploie ou une feuille d'arbre à l'abri du vent, au chaud de la surface encrée. Pas étonnant donc, qu'Isabelle et Philippe se soient entendu à faire dialoguer leurs tableaux-poèmes, l'un servant la poésie avec la dévotion d'un lecteur amoureux et exigeant, l'autre fervente penseuse dont les contributions sont de véritables homélies du pinceau. Ils ajoutent l'un aux travaux de l'autre un supplément d'âme.

Sister arts côte à côte, comme se plaisait à nommer les deux disciplines la civilisation augustaine anglaise du XVIIIe siècle.

Quelle nuit s'agit-il donc de rompre ? Et avec quel marteau, sinon le brise-glace de l'œil-artiste que l'un et l'autre affûtent à notre corps ? La nuit épaisse dont l'obscurité allume les feux les plus lointains de la galaxie, et, métaphoriquement, la nuit épaisse du mystère humain qu'il s'agit de lire entre le crépuscule et l'aube. Une traversée, un aller-retour, de l'obscur au lumineux, à l'intérieur de soi et au-dehors. À rompre la nuit.

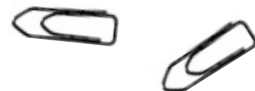
Chloé Charpentier

Et maintenant, une pincette, un trombone, maintenant.

Andrea Zanzotto, extrait de *Oui, encore de la neige*, dans *Du paysage à l'iiome (anthologie poétique 1951-1986)*, Maurice Nadeau / Éditions Unesco, 1994

- 1 - instrument à vent et à embouchure de la famille des cuivres qui est actionné par une coulisse ou par des pistons.
- 2 - petite attache faite de deux boucles de fil de fer (ou de matière plastique) qui sert à retenir plusieurs feuillets ensemble.

< *le trombone* > est composé de textes courts (parfois accompagnés d'images) qui n'ont pas encore trouvé leur forme définitive dans le dispositif d'une édition papier. Autrement dit, < *le trombone* > se veut une publication numérique en coulisse.



< *le trombone* > n°15
Isabelle Sancy
Philippe Agostini

Publication numérique

•

Conception graphique Philippe Agostini

•

11.2025



Bruno Guattari Éditeur

Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : brunoguattariediteur.fr | e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

